

*MO YAN*

# GRENOUILLES

r o m a n

TRADUIT DU CHINOIS  
PAR CHANTAL CHEN-ANDRO

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Cher Monsieur Sugitani Yoshihito,

Voilà bientôt un mois que nous nous sommes quittés, pourtant je revois très nettement tous ces moments que nous avons passés ensemble dans mon pays natal. Nous avons vraiment été très touchés du fait que, malgré votre âge avancé et votre santé déficiente, vous ayez traversé mers et contrées pour venir jusque dans cette région reculée, arriérée, afin de vous y entretenir, à bâtons rompus, de littérature avec moi ainsi qu'avec nos passionnés de belles-lettres. Nous souhaiterions, si vous en êtes d'accord, faire paraître dans *Le Chant de la grenouille*, publication interne à l'Association des gens de lettres du district, la longue communication intitulée «La littérature et la vie» que vous avez prononcée à notre intention, le matin du second jour de la nouvelle année, dans la grande salle de réception du centre d'accueil des hôtes du district. Elle a été retranscrite d'après les enregistrements faits sur place. Ainsi, ceux qui n'ont pu écouter votre conférence ce jour-là pourront, eux aussi, apprécier l'élégance de votre langue et tirer quelques bienfaits de cette lecture.

Le matin du premier jour de la nouvelle année, je vous avais accompagné lors de votre visite à ma tante paternelle, laquelle a exercé la profession de gynécologue pendant plus de cinquante ans. Bien qu'elle parlât vite et avec un accent très prononcé qui a pu gêner en partie votre compréhension, je reste convaincu qu'elle vous a laissé une profonde impression. Dans votre conférence

## GRENOUILLES

du lendemain, vous l'avez d'ailleurs citée plusieurs fois en exemple afin d'illustrer votre conception de la littérature. Vous avez dit que l'image de cette femme médecin s'était imprimée dans votre cerveau, qu'elle roule à vive allure à bicyclette sur la rivière gelée ou que, sa trousse de secours sur le dos, un parapluie à la main, les jambes du pantalon retroussées, elle prenne de vitesse des légions de grenouilles. Vous avez évoqué aussi d'autres scènes : les manches souillées de sang, un nouveau-né à plat sur une main, elle éclate d'un rire sonore, ou bien, l'air sombre, la mise en bataille, elle a une cigarette au bec... Vous avez dit que toutes ces images pouvaient n'en faire qu'une ou vivre chacune de leur côté, comme une série de sculptures représentant la même personne. Vous avez encouragé les amateurs de littérature du canton à utiliser ce matériau offert par la vie de ma tante en vue d'écrire des œuvres émouvantes, romans, poèmes ou pièces de théâtre. Cher Monsieur, vous avez stimulé en nous l'ardeur créatrice, beaucoup d'entre nous ont brûlé de l'envie de s'y essayer. Un de mes amis de plume du Palais de la Culture du district s'est déjà lancé dans l'écriture d'un roman sur le thème d'une gynécologue de campagne. Comme je ne voulais pas aller sur ses brisées, et même si je connais bien mieux que lui les hauts faits de ma tante, je l'ai laissé écrire cette œuvre. Cher Monsieur, j'ai l'intention, quant à moi, de composer une pièce de théâtre dont la matière serait puisée dans sa vie à elle. Le soir du deuxième jour de la nouvelle année, alors que nous parlions tous les deux à cœur ouvert sur le kang<sup>1</sup> familial, votre analyse minutieuse, subtile, votre critique de haute tenue de l'œuvre théâtrale de Sartre, ont été pour moi une révélation, tout s'est éclairé dans mon esprit ! Je voulais écrire du théâtre aussi excellent que *Les Mouches* ou *Les Mains sales*, me lancer avec audace dans cette voie, devenir un grand dramaturge. Je vais suivre vos conseils : ne pas presser le

1. Lit de briques réfractaires, du nord de la Chine, chauffé par en dessous l'hiver et sur lequel s'installe toute la famille.

## GRENOUILLES

mouvement, aller lentement, avec la patience de la grenouille assise sans bouger sur sa feuille de lotus dans l'attente d'un insecte. Quand les choses seront mûres, je prendrai la plume, avec la vitesse de cette même grenouille se jetant sur sa proie.

À l'aéroport de Qingdao, avant que je ne vous accompagne à votre avion, vous m'avez dit que vous espériez de moi une correspondance vous racontant l'histoire de la tante. Bien que sa vie n'ait pas encore atteint son terme, il est cependant possible de la décrire déjà avec des expressions comme : « une grande déferlante », ou bien : « remarquable et mouvementée ». Trop d'anecdotes sont à relater, je ne sais quelle va être la longueur de cette lettre, aussi je vous prie de bien vouloir m'en excuser à l'avance et de me permettre d'arrêter en cours de route ces griffonnages au fil de la plume. À l'époque de l'ordinateur, écrire une lettre au stylo, sur du papier, est déjà devenu un luxe en soi, mais c'est aussi délectable et j'ose espérer qu'en la lisant vous pourrez, de votre côté, éprouver le même plaisir archaïsant.

Je vous informe en passant de la teneur d'un coup de fil de mon père : le vingt-cinquième jour du premier mois lunaire, sur le vieux prunus à la forme si particulière qui se trouve dans notre cour – à propos de cet arbre, vous aviez usé de la métaphore « débordant de talent » –, sur ce prunus, dis-je, ont éclos des fleurs rouges. Ils ont été nombreux à venir les admirer, et parmi eux, ma tante. Mon père a ajouté que, ce jour-là, il tombait une forte neige duveteuse, que le parfum des fleurs se répandait parmi les flocons et qu'à le respirer, on se sentait les idées plus claires.

Votre disciple, Têtard  
Beijing, le 21 mars 2002



# 1

Cher Monsieur, une ancienne coutume de chez nous voulait qu'on donnât pour nom aux enfants à leur naissance celui d'un organe ou d'une partie du corps humain. Quelqu'un pouvait s'appeler par exemple : Chen le Nez, Zhao l'Œil, Wu Gros-intestin, Sun l'Épaule... D'où venait cette pratique, je ne me suis pas penché sur la question, sans doute était-elle liée à cette intime conviction selon laquelle « qui a humble nom vivra vieux », à moins qu'elle ne fût dictée par une évolution de la psychologie des mères les amenant à considérer leurs enfants comme la chair de leur chair. Une telle pratique n'a plus cours de nos jours, les jeunes parents ne veulent plus donner des noms aussi bizarres à leur progéniture. Chez nous, à l'heure actuelle, les enfants, dans leur grande majorité, ont des noms gracieux et originaux, comme ceux des personnages des séries télévisées hongkongaises, taiwanaises, voire japonaises ou coréennes. Quant à ceux qui portaient celui d'un organe ou d'une partie du corps, ils l'ont presque tous changé pour un autre plus élégant mais, bien sûr, certains ont gardé leur nom d'origine, tel Chen l'Oreille et Chen le Sourcil.

Leur père, Chen le Nez, était mon camarade de classe en primaire et un ami de jeunesse. Nous étions entrés à l'école du Grand Bercaïl à l'automne de l'année 1960. C'était une période de disette, les faits les plus marquants restés dans mes souvenirs ont tous trait à la nourriture. Par exemple, cette histoire de manger du charbon que je vous ai contée. De nombreuses personnes penseront que c'est là pure invention de ma part, je jure, sur le nom de ma tante, que c'est la vérité.

Il s'agissait d'une tonne d'un charbon d'excellente qualité produit par la mine de Longkou. Il miroitait, on pouvait se mirer dans le tranchant des morceaux. Je n'ai plus jamais vu de charbon aussi brillant. Wang le Pied, le charretier du village, l'avait rapporté du chef-lieu du

district dans sa voiture à cheval. Wang le Pied avait la tête carrée, un cou de taureau, il était bègue, quand il prenait la parole ses yeux jetaient des éclats, son visage était congestionné. Son fils, Wang le Foie, sa fille, Wang la Bile, étaient tous les deux mes camarades de classe. Ils étaient jumeaux. Le garçon était de haute taille, tandis que sa sœur était une petite fille « en miniature », elle ne devait jamais grandir... Pour le dire avec moins d'élégance, c'était une naine. Les gens racontaient que, lorsqu'ils étaient dans le ventre de leur mère, le frère avait accaparé les éléments nutritifs et que la petite n'avait pas pu se développer normalement.

Le déchargement du charbon s'effectua justement un après-midi, après l'école, nous étions tous là autour à regarder le spectacle, le cartable sur le dos. Wang le Pied, à l'aide d'une grande pelle en fer déchargeait le charbon de la charrette. Les morceaux tombaient avec bruit les uns sur les autres. Le cou de l'homme était couvert de sueur, il dénoua le morceau de toile bleue qu'il portait à la taille et s'épongea le cou avec. Ce faisant, il aperçut son fils Wang le Foie et sa fille Wang la Bile, il les tança vertement : « Rentez couper de l'herbe ! » La fillette se détourna et partit en courant...

Quand elle avait pris son élan, son corps, ne trouvant pas son centre de gravité, avait oscillé, on aurait dit un tout petit enfant qui apprend à marcher, c'était adorable...

Wang le Foie s'était mis en retrait, mais il n'était pas parti. Il était fier du métier qu'exerçait son père. Les écoliers, de nos jours, n'éprouveraient pas un tel sentiment, leur père fût-il pilote de ligne. C'est que la voiture à cheval courait avec le grondement du tonnerre, tandis que ses deux roues soulevaient la poussière. Dans les brancards était attelé un cheval qui avait quitté le service de l'armée. Il avait été employé au transport des obus et l'on racontait qu'il avait acquis des mérites militaires, sa croupe était marquée au fer rouge. Devant, au harnais, on avait mis un mulet très vif. Il pouvait se montrer dangereux quand il ruait et il était porté à mordre. Certes, il était mauvais, mais sa force était étonnante et il courait vite. Seul Wang le Pied parvenait à dompter cette bête enragée. Ils étaient nombreux au village à envier le poste, mais la vue du mulet les faisait reculer. L'animal avait déjà mordu deux enfants : le premier était Yuan la Joue, le fils de Yuan le Visage, le second était Wang la Bile. La voiture à cheval était garée devant chez elle, la fillette était allée jouer près du mulet, ce dernier l'avait soulevée

en serrant son crâne entre ses mâchoires. Nous éprouvions tous une crainte mêlée de respect à l'égard de ce Wang le Pied. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix, il avait de larges épaules, une force de taureau. Il pouvait soulever à bout de bras au-dessus de sa tête des rouleaux en pierre pesant une bonne centaine de kilos. Ce qui provoquait surtout notre admiration, c'était ce fouet magique.

La fois où le mulet enragé avait mordu le crâne de Yuan la Joue, Wang le Pied avait mis le frein à main de la voiture puis, les jambes écartées de chaque côté des deux timons, il avait agité le fouet et en avait frappé la bête sur la croupe. C'était à chaque coup une balafre sanguinolente accompagnée d'un claquement sonore. Au début, le mulet avait continué de ruer, mais très vite son corps s'était mis à trembler, ses pattes de devant s'étaient agenouillées sur le sol et sa tête s'était inclinée tandis que, la croupe relevée, il mordait la poussière, supportant les coups. À la fin, Yuan le Visage, le père de Yuan la Joue, avait dit : « Mon vieux Wang, fais-lui grâce ! » Wang le Pied s'était arrêté, vexé. Mais voilà, Yuan le Visage était le secrétaire de la cellule du Parti, le fonctionnaire le plus élevé dans la hiérarchie au village. Wang le Pied n'aurait pas osé ne pas lui obéir. Quand ce fut au tour de Wang la Bile d'être mordue par le mulet enragé, nous espérions voir de nouveau du spectacle, mais Wang le Pied n'avait pas donné un seul coup de fouet à la bête. Il avait pris une poignée de chaux dans le tas qui se trouvait sur le bas-côté de la route et en avait couvert la tête de sa fille, puis il avait porté la petite jusque dans la maison. S'il n'avait pas frappé le mulet brun, il avait fait claquer le fouet sur sa femme et donné un coup de pied à son fils. Les commentaires accusateurs sur la méchanceté de cette bête enragée allaient bon train. Elle était efflanquée ; au-dessus de chaque œil, il y avait une cavité si profonde qu'on aurait pu y mettre un œuf de poule. Elle avait le regard triste, comme si elle allait soudain éclater en sanglots. Nous ne parvenions pas à imaginer comment, maigre comme elle était, elle pouvait déployer encore une telle énergie.

Comme nous nous approchions d'elle tout en discutant, Wang le Pied suspendit son geste et nous foudroya du regard avec une telle insistance que, pris de peur, nous reculâmes, encore et encore. Le tas de charbon devant les cuisines de l'école montait toujours plus haut, tandis que le contenu de la charrette diminuait en proportion. Sans nous concerter,



nous fronçâmes le nez, car nous avions senti une étrange et délicieuse odeur, on aurait dit celle de la colophane chauffée, ou celle de pommes de terre qu'on fait griller. Notre odorat conduisit nos regards jusqu'à ce tas de charbon brillant. Wang le Pied attacha le cheval, pressa le mulet et fit sortir la charrette de la cour de l'école. Contrairement à nos habitudes, nous ne courûmes pas derrière pour sauter dans la voiture, bravant le fouet qui pouvait frapper nos têtes, tout à notre plaisir. Nous nous déplaçâmes lentement vers le tas de charbon, le regard rivé sur lui. Vieux Wang, le cuisinier, s'avancait en chancelant, portant à la palanche deux seaux d'eau. Sa fille, Wang Renmei, était aussi l'une de nos camarades de classe, plus tard elle allait devenir ma femme. C'était, à l'époque, une des rares enfants à ne pas avoir pour nom celui d'un organe du corps<sup>1</sup>. C'est que Vieux Wang, le cuisinier, était instruit. Il avait d'abord été chef du centre d'élevage de la commune populaire puis, comme il avait eu des mots mal à propos, il avait été démis de ses fonctions et on l'avait renvoyé dans son village. Vieux Wang nous regardait d'un air soupçonneux. Sans doute pensait-il que nous allions nous ruer dans les cuisines pour y voler de la nourriture. Aussi nous lança-t-il : « Ouste, petits saligauds ! Y a rien à manger pour vous ici, rentrez chez vous téter vos mères ! » Nous avons bien naturellement entendu ce qu'il avait dit et nous avons même réfléchi à sa recommandation, mais c'était sans aucun doute une insulte à notre rencontre. Nous avons tous sept ou huit ans, comment aurions-nous pu encore téter nos mères ? Et si tel avait été le cas, comme elles étaient à moitié mortes de faim et que leurs seins collaient à leurs côtes, quel lait auraient-elles bien pu nous donner ? Mais personne n'alla polémiquer avec Vieux Wang. Nous restions debout devant le tas de charbon, la tête baissée, le dos courbé, semblables à des passionnés de géologie qui auraient découvert un minerai extraordinaire ; nos nez remuaient pareils au museau d'un chien cherchant pitance dans des ruines. À ce point de mon récit, il me faut savoir gré à Chen le Nez, puis à Wang la Bile. Chen le Nez, le premier, ramassa un morceau de charbon, il le plaça sous son nez pour le renifler, fronça les sourcils, comme s'il réfléchissait à quelque question importante. Il avait un grand nez, à l'arête très prononcée, et qui faisait l'objet de nos moqueries. Au bout d'un moment de réflexion, il projeta le morceau qu'il tenait dans la main sur un autre morceau plus gros. Il

1. *Ren* signifie « douceur », « bonté », « humanité » et *mei* « beauté ».

y eut un bruit, en même temps le bout de charbon ainsi jeté se brisa, le parfum se diffusa brusquement. Il choisit un petit éclat, Wang la Bile fit de même ; il le lécha de la pointe de la langue, le goûta, roulant des yeux, il nous regarda. La petite l'imita, elle goûta, nous regarda. Puis ils s'observèrent l'un l'autre, sourirent et, sans se concerter, avec précaution, ils en croquèrent un bout avec leurs incisives, le mâchèrent, puis reprirent un autre bout et le mastiquèrent énergiquement. Une expression d'excitation se répandit sur leur visage. Le grand nez du garçon était tout rouge, couvert de gouttes de sueur. Le petit nez de la fillette était noirci, taché par le poussier, nous écoutions, ensorcelés, ces bruits de mastication. Stupéfaits, nous les regardions avaler le charbon. Contre toute attente, ils en vinrent à bout. Baissant la voix, il nous dit : « Les gars, c'est délicieux ! » La fillette lança sur un ton suraigu : « Les garçons, venez vite en manger ! » Chen le Nez attrapa un autre bout de charbon et se mit à le mâcher plus énergiquement encore. La fillette, de sa main mignonne, choisit un gros morceau et le tendit à Wang le Foie. Nous fîmes comme eux, brisâmes le charbon et ramassâmes les éclats, les grignotâmes de nos incisives, les goûtâmes, certes, cela crissait sous la dent, mais ce n'était pas mauvais du tout. Chen le Nez, dans un élan de générosité, prit un morceau de charbon et nous avertit : « Les gars, c'est des comme ça qu'il faut manger, c'est les meilleurs. » Il désigna du doigt les parties qui étaient translucides, jaune clair, pareilles à de l'ambre : « Ceux qui contiennent de la colophane, c'est les meilleurs ! » Nous avions suivi des cours de sciences naturelles, nous savions que le charbon était issu de la transformation des forêts, enfouies sous la croûte terrestre il y a bien des siècles. Le professeur de sciences naturelles était Wu Jinbang, le directeur de l'école. Nous n'avions accordé aucun crédit à ses propos, pas plus qu'à ce que disaient nos manuels. Les forêts sont vertes, comment pouvaient-elles se transformer en noir charbon ? Pour nous, tout cela c'était balivernes sur balivernes. La découverte de la colophane au cœur des morceaux de charbon, nous fit comprendre que ni le directeur, ni les manuels ne nous avaient conté d'histoires. Notre classe de trente-cinq élèves était là au complet, excepté quelques filles. Chacun, tenant son bout de charbon bien en main, se mit à grignoter, « scrotch, scrotch, crunch, crunch », les visages étaient empreints d'une expression faite d'excitation et de mystère. Nous donnions l'impression d'improviser une représentation, de jouer à un jeu étrange. Xiao Lèvre-inférieure, ne mangeait pas. Son morceau à la main, il le regardait sous

tous les angles, avec une expression de dédain. C'est qu'il n'avait pas faim, et s'il n'avait pas faim, c'était parce que son père occupait les fonctions de gardien de l'entrepôt de grains de la commune populaire. Vieux Wang, le cuisinier, était frappé de stupeur. Il accourut, les mains pleines de farine. Ciel, ses mains étaient pleines de farine ! À l'époque, en sus du directeur et du responsable de l'enseignement, mangeaient aussi à la cantine de l'école deux cadres de la commune populaire résidant au village pour une enquête sur le terrain. Vieux Wang s'écria, surpris : « Les gamins, vous faites quoi ? Vous... mais vous mangez du charbon ? Ça se mange le charbon ? » Wang la Bile éleva le gros bout de charbon qu'elle tenait dans sa petite main et dit d'une voix fluette : « Oncle, c'est trop bon, je vais vous en donner un morceau à goûter. » Vieux Wang fit non avec la tête et dit : « Wang la Bile, toi, une petite fille, tu fais des bêtises avec cette bande de galopins ! » La fillette mordit dans le morceau de charbon et dit : « Mais c'est vraiment bon, oncle ! » Déjà le soir approchait, un soleil rouge sombrait à l'horizon. Les deux cadres de la commune populaire qui avaient pris pension ici arrivèrent à bicyclette. Nous attirâmes leur attention à eux aussi. Vieux Wang nous chassa en brandissant sa palanche. Le cadre nommé Yan – apparemment il était directeur adjoint – l'arrêta. Il avait l'air mécontent, il fit un signe de la main, se détourna et se faufila dans les cuisines.

Le lendemain en classe, tout en écoutant la maîtresse faire sa leçon, nous mangions du charbon. Les bouches étaient toutes noires, les commissures des lèvres étaient souillées par le poussier. Il n'y avait pas que les garçons. Les filles qui n'avaient pas participé la veille au grand festin de charbon s'y étaient mises aussi, entraînées par Wang la Bile. La fille de Vieux Wang, le cuisinier – ma première épouse – Wang Renmei, mangeait avec le plus d'entrain. À y repenser maintenant, elle souffrait sans doute de parodontite car, lorsqu'elle mangeait le charbon, sa bouche était pleine de sang. La maîtresse, madame Yu, après avoir écrit quelques phrases au tableau, se retourna et nous regarda fixement. Elle interpella en premier son fils, Li la Main, notre camarade :

« La Main, qu'est-ce que vous mangez, vous autres ? »

– Du charbon, maman.

– Maîtresse, nous mangeons du charbon, vous voulez y goûter ? » s'écria Wang la Bile, assise au premier rang, levant son morceau de charbon en l'air – ce cri ressemblait plutôt à un miaulement.

La maîtresse descendit de l'estrade, elle prit le bout de charbon des

## GRENOUILLES

mains de la fillette et le plaça sous son nez, comme pour le voir et le sentir. Elle resta un bon moment sans rien dire avant de rendre le morceau à la petite. Elle déclara : « Les enfants, aujourd’hui nous prenons la sixième leçon : “Le Corbeau et le renard”. Le corbeau avait trouvé un morceau de viande, il jubilait, perché à la cime de l’arbre. Le renard sous l’arbre lui dit : “Maître corbeau, votre ramage est si merveilleux, dès que vous vous mettez à chanter, tous les oiseaux du monde n’ont plus qu’à se taire.” Le corbeau, grisé par ces flatteries, ouvrit le bec et “plof”, le morceau de viande tomba dans la gueule du renard. » La maîtresse nous dirigea dans la lecture du texte à haute voix. Nous lisions après elle, la bouche toute noire.

Notre maîtresse, si cultivée, s’était pourtant conformée aux coutumes du coin et avait donné à son fils le nom de « la Main ». Plus tard, ce dernier réussira avec brio l’examen d’entrée à la faculté de médecine ; une fois diplômé, il officiera à l’hôpital du district en tant que chirurgien. Quand Chen le Nez en hachant de la paille se tranchera quatre doigts, Li la Main lui en greffera trois.